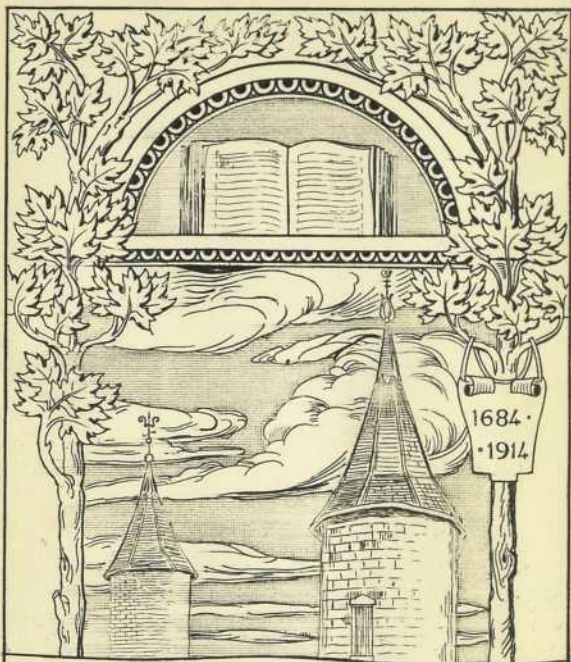


.209714

8p

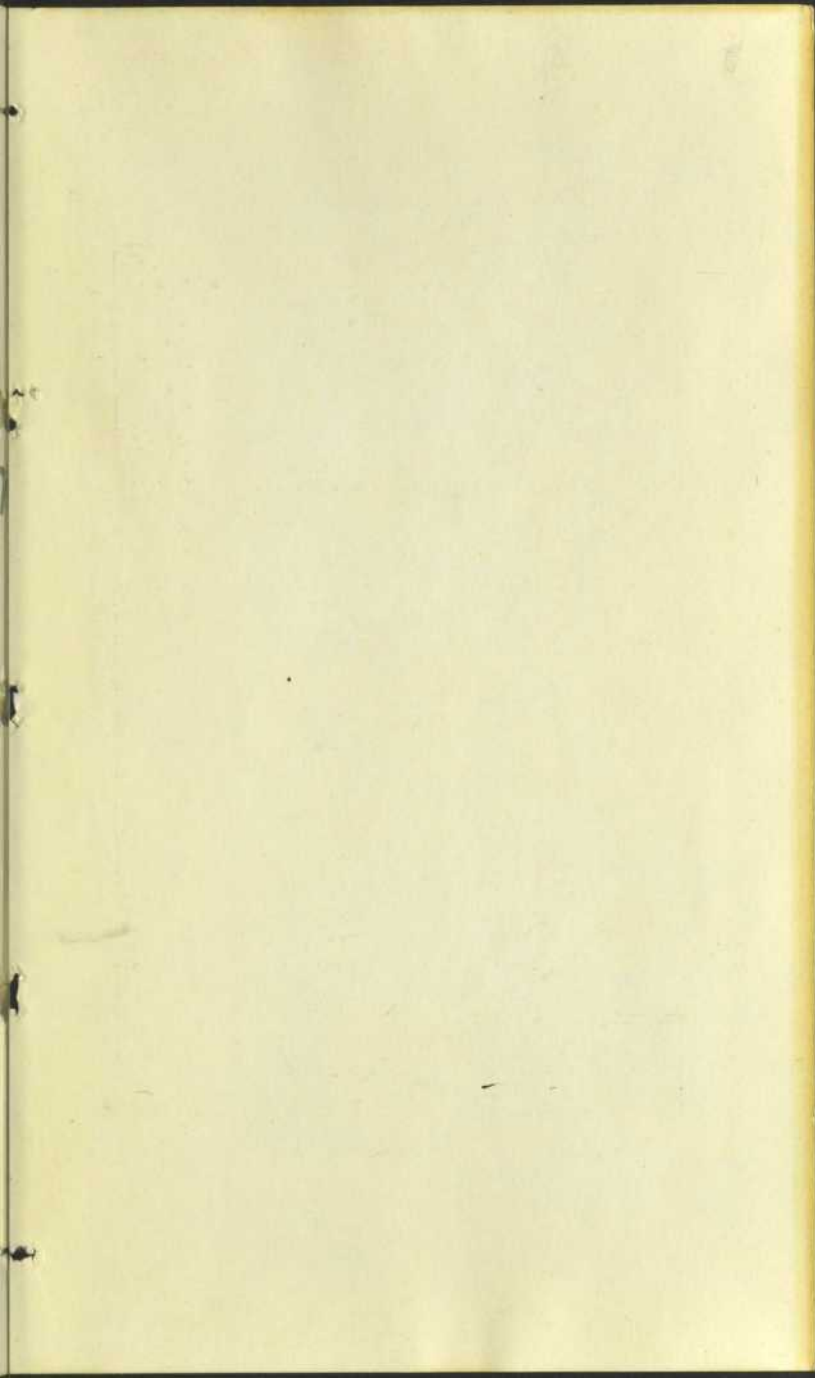
0

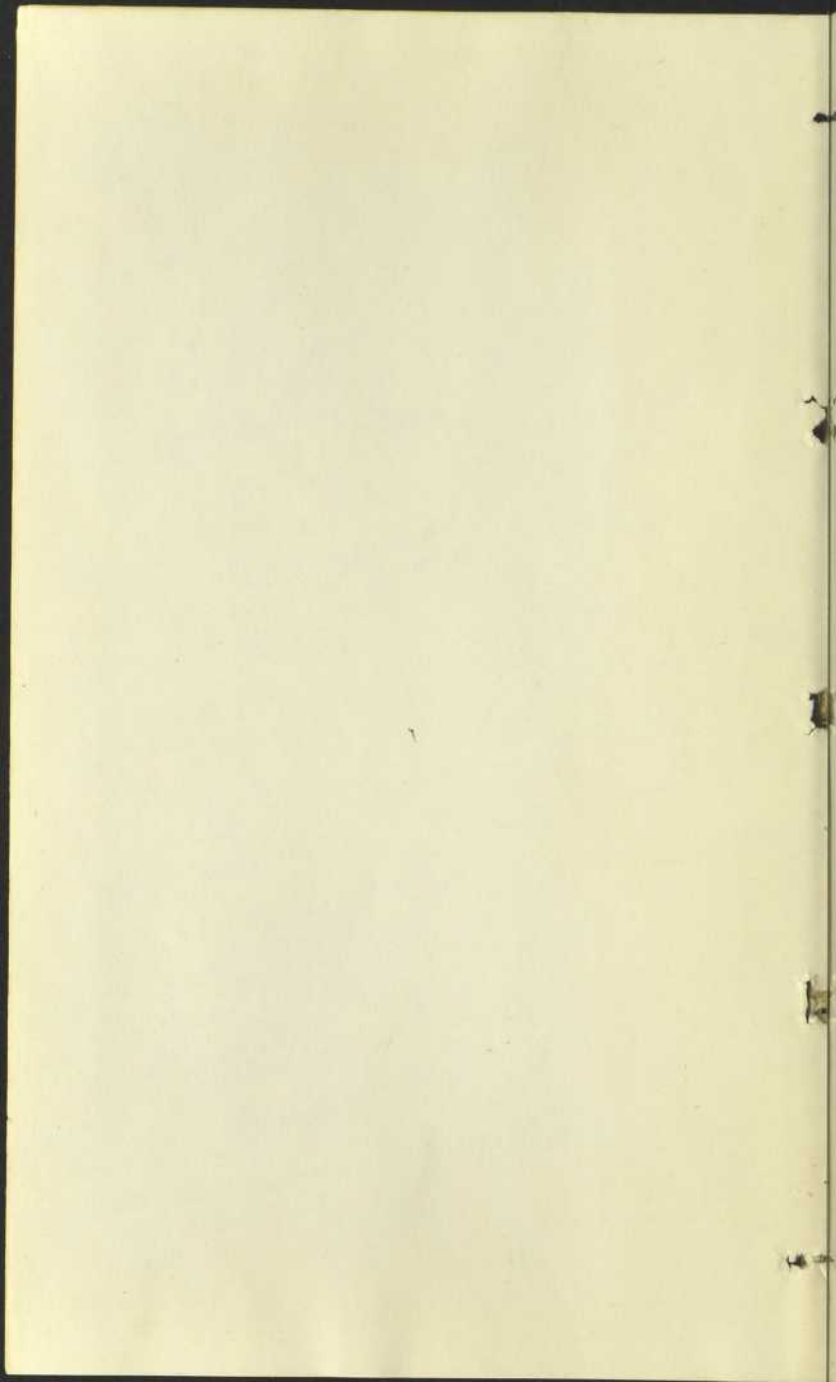


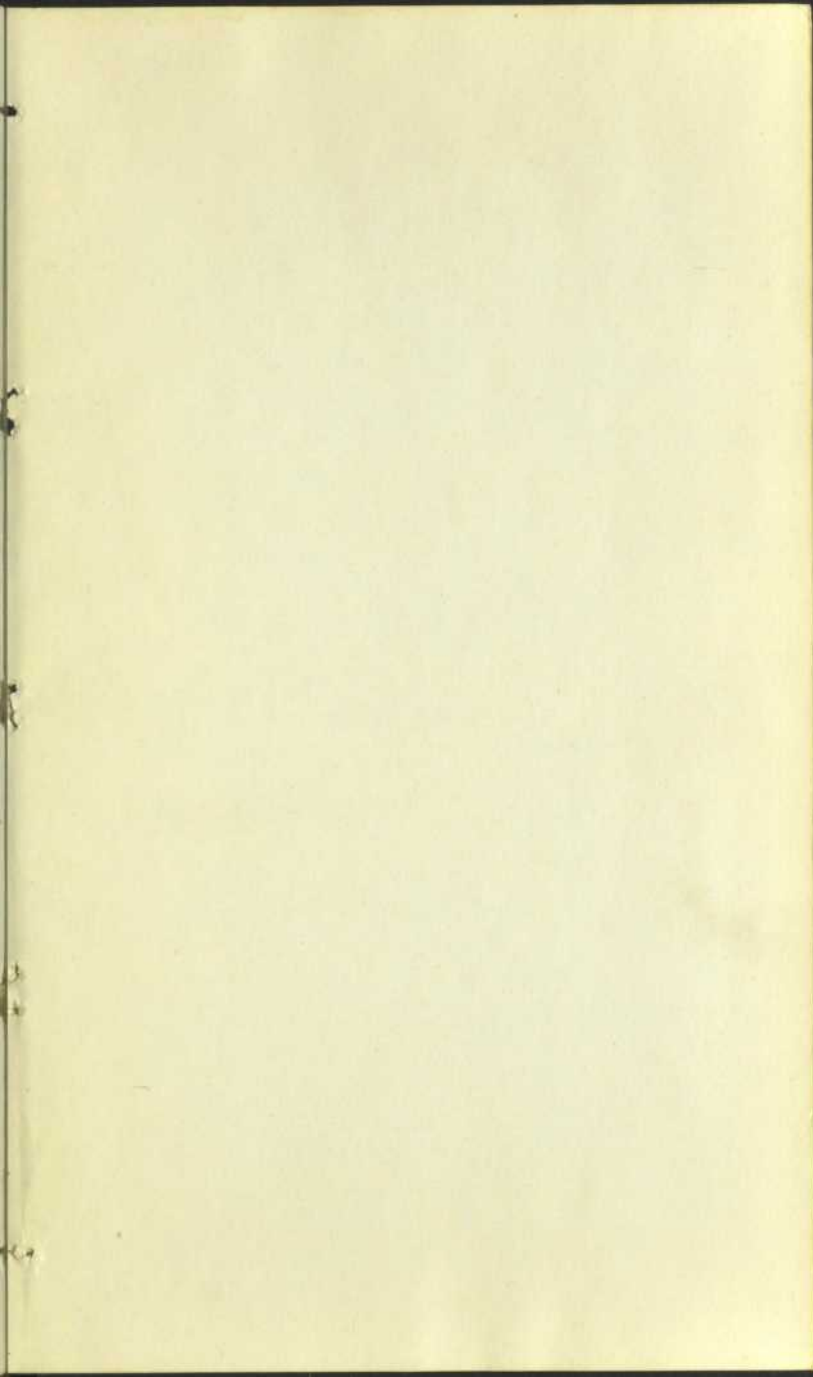
 BIBLIOTHEQUE 
SAINT-SULPICE MONTREAL

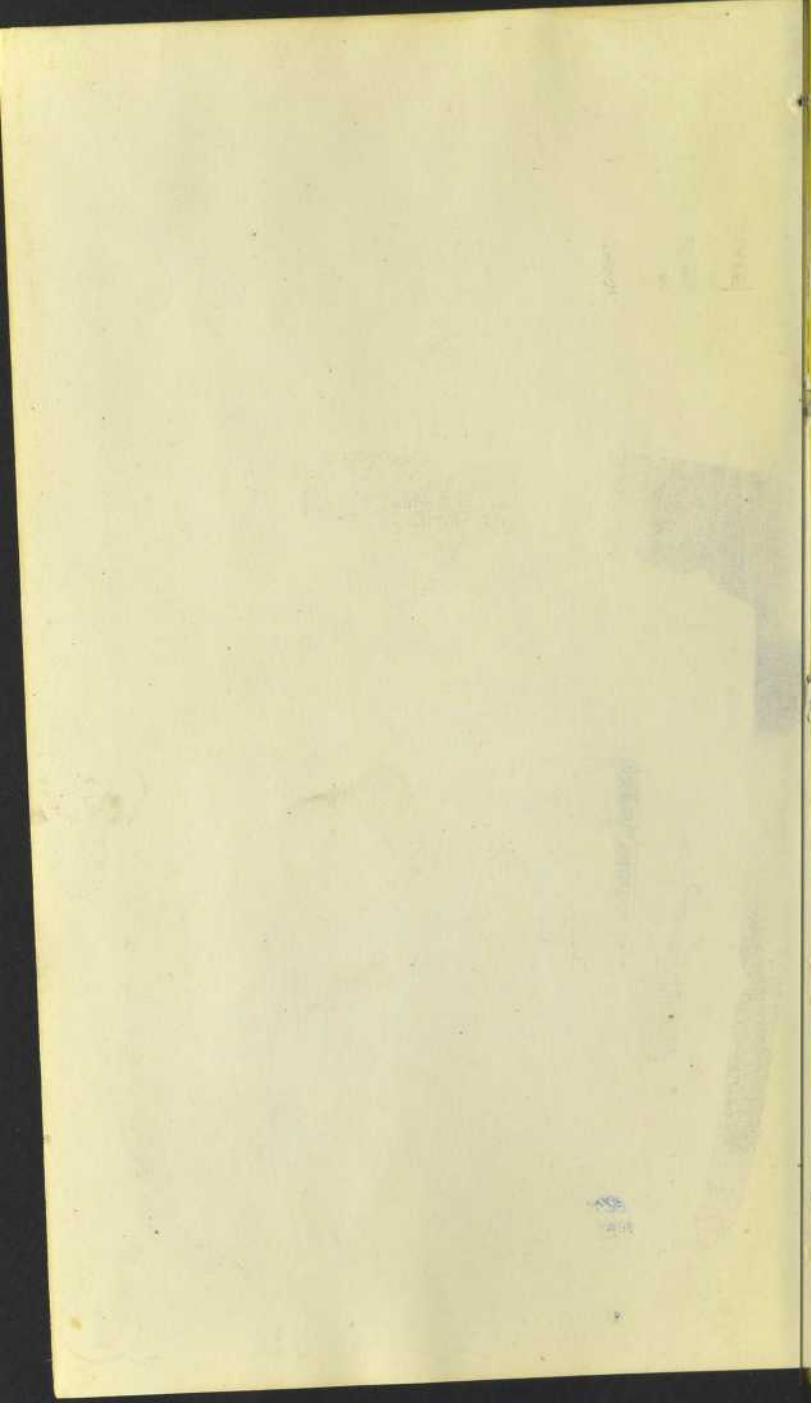
 S 843.99
C 767 ch 

V. 1









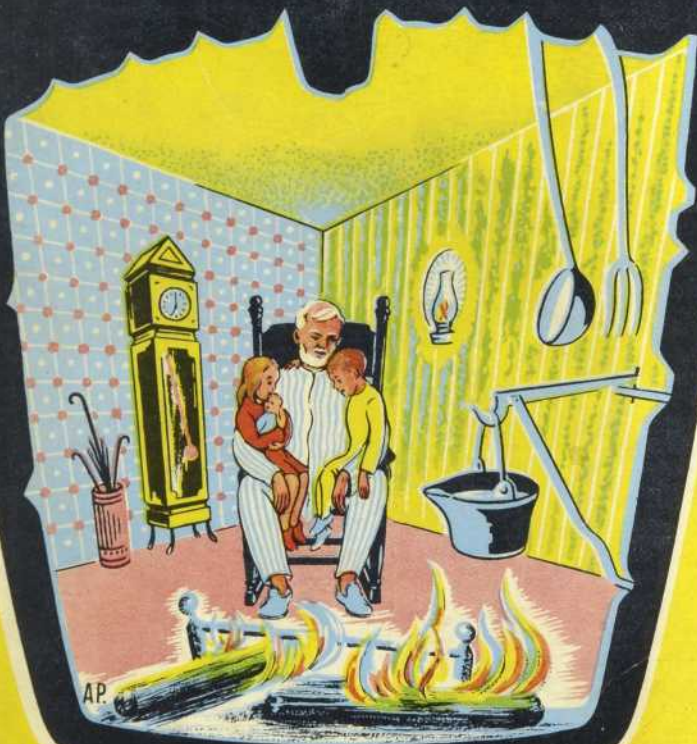
S843.99
5767 ch
-1

Les Contes du
Grand-Père Sept-Heures

LE PHÉNIX DORÉ

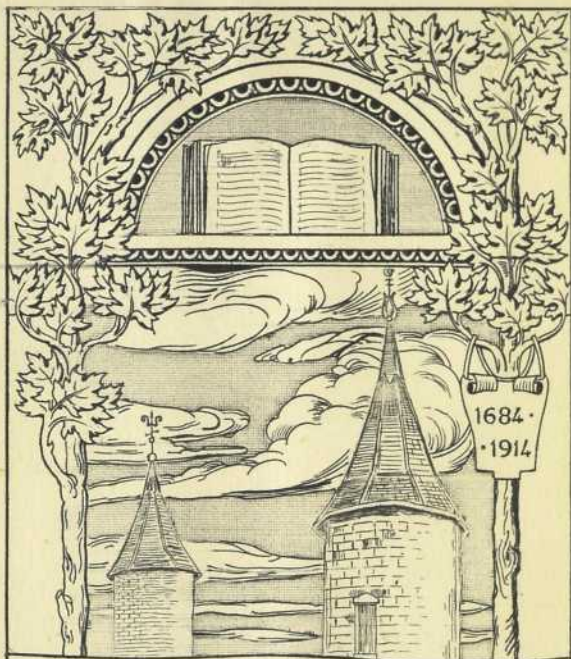
MARIUS BARBEAU

Illustrations d'ARTHUR PRICE



CHANTECLER

1



 BIBLIOTHEQUE 
SAINT-SULPICE MONTREAL



v. 1,

LE PHÉNIX DORÉ

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

À AUDE RIOUX

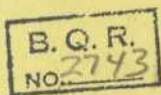
ma petite-fille

PZ

24.1

B3 Ph

fs



LE PHÉNIX DORÉ

148004

Il est bon de vous dire qu'une fois il y avait un roi. Ce roi vivait avec ses trois fils, les princes du royaume.

En ce temps-là, les rois étaient de grands magiciens. Dans le verger du roi dont je vous parle, il y avait un arbre. Toutes les nuits, cet arbre donnait le fruit le plus rare au monde, la pomme d'or de la sagesse. Les rois voisins ne manquaient pas d'envier cette pomme merveilleuse.

Une bonne nuit, la pomme disparaît. Puis, toutes les nuits, elle continue à disparaître. Le roi fait battre un ban à l'effet que si le voleur est saisi il sera jeté au donjon et écartelé. Mais à quoi bon ! Le voleur ne laissait pas sa carte de visite. Pour prendre le voleur sur le fait, le roi veut mettre un gardien au pied du pommier.

L'aîné des princes dit :

— Cette nuit, je vas monter la garde.

Le roi répond :

— La tâche n'est pas facile, mais je suis prêt à y mettre un bon enjeu. Celui de vous trois, mes princes, qui réussira à surprendre le voleur aura ma couronne et mon royaume.

L'aîné des princes s'habille et met une bouteille de vin dans sa poche. Il part et s'en va au pied de l'arbre, s'assoit sur le banc des belles amours. Il se verse du vin, il en boit à grandes gorgées, et puis il attend. La pomme est toujours là, dans l'arbre, brillant comme un astre. Un peu avant minuit, il commence à bâiller. Sur le point de s'endormir, il pense :

— Il ne faut pourtant pas se laisser aller !

Il se lève, se met à marcher autour de l'arbre. Mais le sommeil est plus fort que lui.

— Tonnerre ! dit le prince, il y a toujours un bout de tant souffrir des jambes. Je vas m'asseoir.

Il s'assied, pop ! le voilà endormi.

Il n'est pas sitôt endormi qu'il fait un saut, lève la tête et regarde dans l'arbre. Plus de pomme ! On l'a bel et bien prise.

— Adieu, la couronne ! se dit-il.

Le roi, le lendemain matin, lui demande des nouvelles du voleur. Pas de nouvelles ! Le prince s'est endormi à son poste.

— C'est bien curieux ! dit le roi, hochant la tête. Si tu t'es endormi, il faut qu'il y ait là un sortilège.

Son frère, le deuxième prince, dit :

— Je vas y aller, moi aussi. Je vous donnerai de mes nouvelles.

La nuit arrivée, le prince se prépare un bon réveillon et va s'asseoir au pied de l'arbre. Pour surmonter sa fatigue, avant minuit, il se met à manger. Puis il se lève et marche autour de l'arbre, en ne quittant pas la pomme des yeux. Elle est toujours là-haut qui brille.

— Si le voleur vient, se dit-il, j'en aurai connaissance.

Pourquoi ne pas s'asseoir ? Une fois assis, le sommeil commence à l'engourdir. Vite ! il se lève en gesticulant, pour chasser l'endormitoire. Puis s'assied de nouveau. Pop ! il s'endort.

Réveillé en sursaut, il regarde dans l'arbre. La pomme n'y est plus.

— C'est fini ! se dit-il. Moi aussi, j'ai perdu la couronne.

A sa courte honte il entre se coucher.

Le roi, au soleil levé, lui demande :

— As-tu mieux réussi que ton aîné ?

— Non, répond-il. J'ai veillé, mais, à minuit juste, je dormais comme un moine.

Petit-Jean, le troisième prince, éclate de rire et dit :

— Ah, ah, ah ! vous êtes de bons dormeurs tous les deux !

— Tu peux bien rire, toi qui dormais dans ton lit.

— Si mon père, le roi, m'envoie monter la garde au pied de l'arbre, je ne verrai pas la pomme partir sans vous en donner des nouvelles.

— Des nouvelles ! dit le roi. Pauvre enfant, tu ne peux guère t'attendre à faire mieux que tes frères. Il ne s'agit pas là d'un voleur ordinaire.

— Si je ne fais pas mieux que mes frères, je ne ferai toujours pas pire.

Le soir, Petit-Jean va au pied de l'arbre de la sagesse et regarde le fruit merveilleux.

— Il n'est pas surprenant, se dit-il, qu'un maraudeur vienne chercher une si belle pomme !

Il s'assied sur le banc des amours. Sur

le point de succomber au sommeil comme ses deux frères aînés, il se lève et commence à marcher à droite et à gauche, les yeux fixés sur la pomme.

— Pristi ! dit-il, si je m'endors, la pomme va disparaître comme les autres nuits.

Il grimpe dans le pommier, s'assied à califourchon entre deux branches et met la main sur la pomme. Elle est ronde, lisse comme l'ivoire et fraîche comme la nuit. L'eau lui vient à la bouche.

— Si je la cueille, pense-t-il, on ne pourra toujours pas la voler sans que j'en aie connaissance.

Il cueille la pomme et la met dans sa chemise. Referme sa chemise, la boutonne et, bien appuyé dans la fourche de l'arbre, il cogne un somme.

Pendant qu'il dort, il se sent tiraillé. Il sursaute, se réveille, aperçoit une ombre devant lui, tend la main, et attrape qui ? Le voleur. De toutes ses forces, il le retient à deux mains, mais pas longtemps. Le voleur s'échappe, et les mains lui restent pleines de plumes.

— La pomme est partie. C'est égal ! je garde au moins quelque chose du voleur.

Met les plumes dans sa chemise et va se coucher.

Le matin de bonne heure, ses frères et le roi se lèvent. Petit-Jean, lui, reste couché.

— Ah, ah ! disent les princes riant aux éclats, Petit-Jean se presserait plus si c'était pour se vanter.

Il finit par se réveiller, saute en bas du lit, se débarbouille et dit :

— Si je n'ai fait guère mieux que mes frères, j'ai du moins gardé une petite marque du voleur.

— Quelle petite marque ? demandent-ils tous.

Il tire les plumes de sa chemise et les étend sur la table, devant le roi.

— Mille millions ! s'écrie le roi, pour des plumes, elles n'ont pas leurs pareilles !

Elles sont de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les frères aînés, jaloux de Petit-Jean, se moquent de lui.

— Ça vaut bien la peine, tenir le voleur et puis le lâcher !

— Je ne l'ai pas lâché, soyez-en sûr ! Il était plus fort que moi, mais il m'a laissé ses plumes.

Le roi, leur imposant le silence, dit :





— Je connais cet oiseau — le Phénix doré ! Il n'est pas du commun, et je ne suis pas sûr qu'un mortel puisse le tenir. Petit-Jean, toi qui as mis la main dans son plumage, sais-tu dans quelle direction il s'est envolé ?

— En s'envolant, il a laissé derrière lui une traînée de feu, comme une étoile filante. Il a disparu sur le sommet de la montagne de Cristal.

— Bien ! dit le roi, satisfait, on pourra toujours le suivre à la trace.

Aussitôt, les princes s'empressent d'aller à la montagne de Cristal, Petit-Jean derrière ses deux frères.



Le long du sentier ils trouvent des plumes, belles comme l'arc-en-ciel. Il n'y a pas à s'y tromper, l'oiseau a survolé ce parcours. Mais au sommet de la montagne, aucune marque de son passage. Petit-Jean dit :

— C'est ici sous l'étoile des Sept-Clartés, que je l'ai perdu de vue.

Les trois frères cherchent l'oiseau par-

tout. Tout à coup, que voient-ils ? Une trappe, et sur la trappe, un arganeau.

— C'est curieux ! dirent-ils.

Pourquoi une trappe sinon pour qu'on l'ouvre ? Ils essaient de l'ouvrir, mais pas moyen ! Ils vont avertir leur père et chercher du renfort. À force de bras, ils finissent par lever la trappe. Mais il n'y a là qu'un trou sans fond. Le roi remarque :

— Le tour de cette caverne est lisse comme un tuyau. Impossible d'y descendre.

Les princes sont d'avis qu'il faut se procurer un câble assez long pour atteindre le fond, et un grand panier pour y descendre.

Un chariot transporte un gros panier et un grand câble. Ils attachent le câble au panier.

— Attachons aussi une ficelle, dit le roi. En cas de danger celui qui sera dans le panier n'aura qu'à tirer la ficelle pour faire sonner la clochette qui sera au-dessus du trou noir. Puis l'aîné des princes, armé d'un sabre, se place dans le panier.

Ses frères, déroulant le câble, le descendent dans le puits.

À mesure qu'il descend, la noirceur épaissit. De tous côtés des visions commencent

à l'assaillir. Ici, c'est une bête affreuse qui approche; là, une gueule entr'ouverte. Prenant son sabre, il frappe à tour de bras, mais il ne touche à rien; c'est le vide. Pris de terreur, il tire la ficelle. La clochette sonne et ses frères se hâtent de le retirer du puits.

— Il était temps, dit-il, en atterrissant. Cent gueules s'entr'ouvriraient pour me dévorer. C'est le puits de l'Épouvante.

Le deuxième prince déclare :

— Tu n'es qu'un peureux. Je vas y aller, moi.

Il saute dans le panier et ses frères le descendent dans le puits. Il ne fait guère mieux que son aîné; mais il se laisse aller un peu plus loin. Dans les ténèbres les bêtes, la gueule ouverte, approchent de tous côtés pour le dévorer. Il ne peut pas même les toucher de son sabre. Saisi d'épouvante, il sonne la clochette et se fait retirer du puits. Petit-Jean ne manque pas de leur dire :

— Vous êtes des peureux ! Moi, je me rendrai bien au fond du puits et j'attraperai l'oiseau de minuit qui a volé les pommes d'or.

— Ah, oui ! Tu n'iras pas plus loin que nous !

Saute dans le panier.

— Laissez filer le câble ! dit Jetit-Jean. Si je touche le fond, venez me chercher au bout d'un an et un jour. Allez !

Il descend, descend. Des bêtes furieuses lui apparaissent. Elles ont des gueules énormes, des dents longues et pointues et des langues qui sautillent. Mais il ne bronche pas d'un cil et se laisse aller, sans même se donner la peine de donner un coup de sabre. Rendu bien loin, il aperçoit, dans un fil de lumière, quelque chose qui ressemble à une terrasse. Laisse descendre encore un peu, puis le panier de lui-même s'arrête.

— Me voici rendu, se dit-il.

N'empêche qu'il entend des hurlements de bêtes fauves et des sifflements de serpents. Ses cheveux se dressent sur la tête.

Il saute sur la terrasse et tombe au milieu de fantômes qui dansent, de fleurs étranges qui poussent sur les parois de roc.

— Que faire ? se demande-t-il. La terrasse est si accidentée qu'il s'expose à tomber dans un précipice. À quatre pattes, il tâte le sol des mains, tout autour de la ter-

rasse. Il arrive enfin au haut d'un escalier; il se met à descendre, descend encore, descend longtemps. Un mur lisse, en bas, l'arrête à la dernière marche. Tâte le mur, touche un bouton gros comme la poignée d'une porte; il tourne le bouton. Une porte s'ouvre, laissant entrer la lumière. Les chîmères s'éteignent, mais il reste un escalier à descendre, un grand escalier tournant. Remontant dans le puits, il sonne la clochette et fait remonter le panier vide. Il revient à l'escalier, ferme la porte derrière lui et commence à descendre. Plus il descend, plus la lumière augmente et plus l'escalier reluit et s'embellit. L'escalier donne sur l'entrée d'une caverne. Là, il découvre au loin, en plein jour, une ville brillante comme un diamant; un monde nouveau, clair, ensoleillé et resplendissant.



Une ville enchantée, sous la montagne de Cristal, pense Petit-Jean.

En face de la ville, au bord du chemin, il y a un château. Petit-Jean s'y rend et frappe trois coups à la porte.

— Qui est là ? demande une vieille fem-

me, le visage ratatiné et les membres crochus.

— C'est moi. Je suis venu vous voir.

Ouvrant la porte à demi, une bonne femme est surprise de voir cet étrange garçon.

— Seigneur ! dit-elle, d'où venez-vous ?

Petit-Jean répond :

— Bonne grand'mère, ne reconnaissez-vous pas Petit-Jean ? Je suis venu me promener le long du chemin.

— Vous promener ? répète la vieille femme ; elle qui demeure dans un royaume hors du temps, où il n'y a pas de saisons, de jour, de nuit, ni rien des choses de la terre. Elle n'a vu personne depuis cent ans.

— Comment vous êtes-vous pris pour descendre au royaume Sous-Terre ? demande-t-elle.

— Je m'y suis pris comme ci comme ça, à droite, à gauche.

— Mais où allez-vous ?

— Je veux voir du pays.

— Ah, mon petit homme ! de ce pas-là vous n'irez pas bien loin.

— Je pourrai toujours bien coucher chez vous, cette nuit, grand'mère ?

— Oui, dans cette chambre, mais vous ne dormirez pas longtemps. Personne ne passe ici la nuit sans la gagner.

— Comment la gagner ?

— Ah, il faut se battre.

— Se battre avec qui ?

— Vous le saurez bientôt. A minuit, arrivera le maître du logis. Il règlera vite votre affaire.

— Je voudrais savoir qui est ici le maître.

— Moi, je ne suis que sa servante.

— Est-il humain ou surnaturel ?

— Il est le Lion des Cavernes que personne, jusqu'ici, n'a pu blesser. Il barre la route à qui ose s'aventurer dans ces parages. A minuit sonnant, il va vous livrer bataille.

— Bonne grand'mère, vous voyez bien que je ne suis pas armé pour me battre avec un lion. Je n'ai qu'un sabre.

— Dans cette chambre, il y a, au mur, toutes les armes imaginables, depuis ce vieux sabre jusqu'à ces lames éblouissantes. Vous choisirez comme il vous plaît. C'est la seule chance que le maître vous accordera.

— Je n'ai pas la pratique des armes.

— Un conseil ! Prenez la plus belle arme, celle qui brille comme l'or, et lancez-vous à l'attaque.

Petit-Jean regarde sa conseillère qui sort en boitant et en reniflant, et il pense :

— C'est sûrement une vieille sorcière. Il faut s'en défier ; je ferai le contraire de ce qu'elle me conseille.

Il regarde les armes au mur ; les diamants en sertissent la poignée et les émeraudes en colorent la lame. À minuit, il tend la main vers la plus belle épée, mais se ravise.

— Faut pas ! dit-il. La sorcière m'a conseillé de prendre la plus belle. C'est donc la pire de toutes qui fera mon affaire.

Il aperçoit, dans un coin au pied du mur, une épée toute rouillée et rongée par le temps.

— Si je n'ai que cette lame pour me défendre, le monstre va sûrement me déchirer d'un coup de griffes.

Mais il résiste à la tentation de s'armer... comme un prince. Il prend le vieux sabre et attend.

À minuit juste, qui arrive ?

Le Lion rugissant qui fait trembler les murs de pierre.

— Bonjour, bonjour, Petit-Jean ! dit le Lion.

— Bonjour, monsieur le Lion !

— Que viens-tu faire ici, sans invitation ?

— Il y a longtemps que j'entends parler de toi, répond Petit-Jean, pas bien faraud. Je voulais faire ta connaissance.

— Pour ton âge, tu es bien hardi.

— Puis je voudrais aller voir du pays.

— Tu es ambitieux ! répond le Lion. Mais rien ne s'obtient sans qu'on le gagne. Ici, il faut faire un maître.

— Comment faire un maître ?

— Je te barre la route. Si tu veux continuer, tu vas te battre.

— Je ne demande pas mieux : battons-nous !

— Regarde, Petit-Jean ! Avec ce mauvais sabre, tu n'a pas grand'chance de me tuer. Vois toutes ces armes : ces poignards, ces dagues et ces épées en argent, en or et en diamants.

— Comment, tu appelles mon épée un mauvais sabre ! répond Petit-Jean. Jamais de ma vie je n'ai été si bien armé.

— Tant pis ! crie le Lion, avec un rugis-

sement épouvantable. Allons dans le jardin du château et faisons un maître.

Ils ne sont pas sitôt entrés au jardin que les voilà aux prises. Le Lion rugit et Petit-Jean, sur ses gardes, ne fait qu'en rire. Brandissant son vieux sabre, il réussit à parer les coups que le Lion cherche à lui donner.

— Tu n'es pas trop fou ! dit le monstre, s'arrêtant pour prendre haleine.

Petit-Jean pourrait bien en faire autant et s'appuyer sur son sabre comme sur une canne, mais il se défie du Lion, qui cherche à le prendre en défaut. Tout à coup, le monstre s'élance comme l'éclair, croyant l'atteindre par surprise. Il tombe sur le sabre et se taille au flanc une déchirure qui fait couler son sang.

— Petit ver de terre ! rugit-il. Tu m'as fait mal !

— Je ne puis pas l'empêcher, répond Petit-Jean. Tu t'en vas bêtement te frapper contre mon vieux sabre.

Le Lion, changeant de tactique, se met à sautiller mollement autour de lui. Croyant Petit-Jean distrait, il lui lance un violent

coup de patte, mais Petit-Jean le pare de son sabre.

— Tonnerre de caverne ! hurle le Lion, aveuglé par la rage.

La bête se lance sur son rival, en voulant l'écraser de son poids. Elle tombe sur la pointe de la vieille épée et se perce le cœur et, faisant trois tours, elle roule par terre, morte. Bien soulagé, Petit-Jean entre au château et dit à la vieille sorcière :

— J'ai gagné le droit de passer.

— Tu ne sais pas ce qui t'attend, pauvre jeune homme. Mais en attendant, viens voir ce que tu as gagné en tuant le lion.

Elle monte le grand escalier, devant lui, ouvre la porte d'une chambre et dit :

— C'est la chambre des Sept-Clartés.

Jamais Petit-Jean n'a vu de chambre si merveilleuse. Au fond de la chambre, un lit ; dans le lit, une princesse endormie. Elle est belle comme le jour.

— Bonjour de la vie, dit Petit-Jean, j'ai délivré une princesse sans pareille. Elle ferait l'affaire de mon frère aîné. Il se tourne vers la vieille et dit :

— Montre-moi ma chambre. Je veux faire

un bon somme, avant de me remettre en route, au petit jour.

— Pour te remettre en route, il faudra le gagner en te battant avec deux autres bêtes féroces. Elles montent la garde, à l'entrée du royaume du Grand Sultan. Demain à minuit, tu rencontreras la deuxième bête, qui n'est pas commode.

— Diable, se dit Petit-Jean s'il faut qu'elles soient pires que le Lion, j'en aurai tout mon raide.

— Vaut mieux, la prochaine fois, choisir une meilleure arme.

Petit-Jean, toute la nuit, dort comme un moine. Le lendemain soir, il se demande à quelle bête il va avoir affaire.

Qu'aperçoit-il dans le jardin, à minuit sonnant ? La licorne des Sept-Fureurs. Il ne se sent pas gros, ce coup-là, avec son sabre vieux et rouillé.

Aussitôt que la bête aperçoit Petit-Jean, elle court vers lui, tête baissée, sa longue corne en avant. Il a juste le temps de l'éviter, en se jetant de côté.

La Licorne, qui l'a manqué, renifle, le regarde de ses petits yeux fulminants, et revient à la charge. Petit-Jean, d'une feinte,

l'évite encore une fois. Se tournant le dos au mur du château, il se dit :

— A ce jeu-là, je ne pourrai pas lui tenir tête bien longtemps.

La bête arrive tout droit sur lui; il n'a que le temps de sauter par-dessus, pendant qu'elle passe comme un ouragan. Et bang ! un bruit terrible. Se retournant, il voit que la Licorne a enfoncé sa corne dans le mur épais. Impossible de retirer de là sa corne ! Il court à elle et lui tranche la tête.

— Et de deux ! dit-il, fier de lui. La rouille n'est pas encore partie de mon vieux sabre.

La sorcière, sur le seuil, lui dit :

— Petit-Jean, tu es bon batailleur.

— Ces animaux pour moi sont des moucheron.

— Pas celui de demain soir, attends ! Tu m'en donneras des nouvelles ! Suis-moi, que je te conduise à la chambre des Sept-Beautés. Tu y verras la princesse que tu as délivrée.

Il entre dans cette chambre enchantée. Les murs et le plafond y sont roses. Le plancher est recouvert d'un tapis soyeux comme le duvet. Au fond de la chambre,

un lit; dans le lit, une princesse. La princesse s'éveille et lui adresse un beau sourire.

Petit-Jean dit:

— Celle-là ferait bien l'affaire de mon deuxième frère.

Sans rendre à la princesse son sourire, il pousse la vieille femme dans le passage et se fait conduire à la petite chambre du fond, la même que la veille. A l'aurore, il se promène dans les jardins. Bien logé, bien nourri, il ne se trouve pas trop mal. Mais il pense:

— Si je viens à bout d'en finir ici, je repartirai en voyage.

Après la veillée, il entend un vacarme épouvantable dans la cour.

— Miséricorde ! se dit-il, c'est la fin du monde !

La vieille sorcière, tout excitée, lui crie:

— Hâte-toi ou le château va s'écrouler ! Prends la meilleure arme, le sabre doré !

— Mêle-toi de tes affaires ! répond Petit-Jean.

Il prend son sabre ébréché et descend dans la cour.

Cette fois, c'est un monstre effrayant,

terrible, un grand serpent: la Bête-à-Sept-Têtes.

— Mon Dieu ! voici ma dernière heure !
Faudra se battre jusqu'au bout.

La bête commence à s'enrouler et à siffler, prête à bondir. Petit-Jean, le sabre à la main, se tient dans un coin.

— Tu as eu beau jeu jusqu'ici. Mais tu peux faire tes prières. Cette nuit même, tu vas mourir.

— Mourir d'une manière ou mourir de l'autre, c'est la même chose.

La bataille commence; les coups volent, à droite, à gauche, vifs comme l'éclair. Le monstre, avec ses sept têtes, est partout en même temps. Il enroule ses anneaux autour de Petit-Jean.

Clic ! Une tête tombe, aussitôt que le sabre est pointé vers elle, puis une autre, et une autre; quatre, cinq, six.

— Petit ver de terre, hurle la bête, avec sa dernière gueule. Attends, que je t'avale tout rond !

La bête se lance, passe à côté. Petit-Jean lui tranche la dernière tête avec le dos de son sabre.

— Toutes les têtes tombées, ah ! je suis libre.

La vieille femme, sur le seuil de la porte, terrifiée, dit :

— Petit-Jean, tu as porté des coups terribles. Te voilà roi dans ton château.

— Demain, je me remets en route, annonce Petit-Jean, en essuyant le vieux sabre, dont la rouille, cette fois, est toute partie.

La sorcière dit :

— Les gardiens sont morts. Mais au bout du chemin, il y a encore le maître du royaume. Il n'est ni borgne ni manchot.

— La mère, ce que tu dis me donne l'envie de l'aller voir.

— Avant de le voir, tu arriveras à une rivière qui n'est franchissable ni par terre ni par eau.

— S'il est impossible de la franchir par terre ou par eau, je la franchirai par air.

— Tu as bien de l'audace !

La sorcière conduit Petit-Jean à une autre chambre, la chambre Irrésistible, où une troisième princesse trois fois plus belle que les autres l'attend.

— Monsieur, vous m'avez délivrée, dit-elle.

Petit-Jean dit :

— Il y a maintenant une princesse pour chacun de mes frères. Une aussi pour mon père, qui est veuf et encore vert.

Sans plus de cérémonies il s'en va se coucher dans la petite chambre du fond. Le matin dès l'aurore, il se promène dans la cour et aperçoit une nouvelle bâtisse. Il demande à la sorcière :

— Qu'est-ce que cette bâtisse ?

— L'écurie des Trois-Vitesses, pour les chevaux du château.

— Grand'mère, à qui les chevaux ?

— Au maître, c'est toi.

— Juste ce qu'il me faut !

— Le cheval noir et le cheval blanc sont des champions. Sers-t'en ! Quant au petit cheval vair, tu en jugeras par les apparences.

L'écurie est un petit château.

— Pristi ! pense Petit-Jean, tout y est en ordre : pas un brin de foin sur le plancher.

Rien de plus beau que le premier cheval. Flambant noir, droit sur ses jambes fines,

comme un coq, les oreilles à pic, la tête fière, c'est un cheval de race.

— Seigneur, quel beau cheval !

Comme il va lui tendre la bride, il jette un coup d'œil sur celui d'à côté. Blanc comme du lait, celui-là, la crinière en soie, les yeux de diamants et les quatre fers en argent, il est encore plus beau que le noir. Avec un pareil cheval, monsieur, on doit brûler le chemin. Passons au troisième, au fond. Serait-il encore plus beau, malgré que la sorcière n'en dise pas grand bien ?

Elle n'a pas menti, cette fois. Le cheval vair, tout tassé dans le carré du fond, est petit, tordu, fourbu, couvert de verrues et presque tourné à l'envers, sens devant derrière, laid sans pareil.

Petit-Jean, se défiant des apparences, ramasse une bride, la plus vieille de toutes, et la présente au petit cheval vair. Pris de dégoût en le voyant mieux, il retire la bride :

— Ce n'est pas un cheval, se dit-il, mais une haridelle ! Puisque j'ai la chance de choisir, pourquoi la manquer ?

Le cheval vair a déjà la tête en l'air, prêt à recevoir le mors.

— Prends-moi ! dit-il.

— Comment, tu parles, toi !

— Oui, quand il le faut.

— Puisque tu parles, je te prends.

Il lui met la bride à la gueule, la selle au dos, et l'emmène hors de l'écurie. Muni de bons éperons, il le monte et dit :

— Allons voir le Grand Sultan !

Les voilà en route, au milieu d'un désert de sable à perte de vue. Le cheval vair n'est pas si fourbu qu'il en a l'air. Il galope à toute vitesse.

— Eh eh ! dit Petit-Jean, j'étouffe, pas si vite !

Le cheval ralentit un peu, mais il va si vite que tout, de chaque côté, passe comme des étoiles filantes. Après une heure de voyage, le cheval arrête tout net. Petit-Jean, les yeux remplis de sable, demande :

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— J'ai une demande à te faire.

— Tiens ! tu as un beau don pour un cheval, la parole ! Que veux-tu me demander ?

— Du vin.

— Où le prendre ?

— Dans mon oreille gauche.

— Petit-Jean s'aperçoit que l'oreille du

petit cheval vair est un buffet. Il y trouve une bouteille de vin; il la lui donne à boire; des biscuits, il les lui offre. Le cheval, après avoir bu et mangé, pioche la terre et hennit si fort que les Sept-Echos en retentissent.

— Tonnerre de Brest ! dit Petit-Jean, remontant en selle, juste à temps.

Les voilà repartis comme la tempête.

— Pique de l'éperon ! dit le cheval. Ne me ménage pas !

Petit-Jean pique; mais il ne veut pas lui faire mal.

— Ne crains pas, n'aie peur de rien !

Petit-Jean enfonce ses éperons dans les flancs du petit cheval.

— Pique encore plus fort ! Nous arrivons à la rivière infranchissable.

Piqué, le cheval bondit comme pour sauter par-dessus le soleil. Il file plus vite que le vent.

— Pique encore, tiens-toi bien !

Le cheval touche terre une dernière fois, au bord de la rivière. Piqué au sang, il se mâte, bondit à mille pieds en l'air, et il traverse la rivière. Il retombe de l'autre côté, sur ses quatre pattes.

— Modère un peu, dit-il ! Nous som-

mes à la veille d'arriver chez le Grand Sultan.

Encore pâmé, Petit-Jean se retourne. Il ne peut même pas voir de l'autre côté de la rivière, tant elle est large.

— Tu es un rude sauteur, dit-il à son petit cheval, en lui passant la main dans la crinière.

Le cheval arrête et dit :

— Sais-tu comment est le sultan ?

— Non ! Et toi ?

— Oui, je l'ai appris à mes dépens. Ecoute ! Il est le plus grand sage et le plus rusé savant de la terre. Rien ne lui résiste ; il sait tout. Jaloux de ceux qui en savent autant que lui, il a envoyé le Phénix au jardin du roi, ton père, pour prendre les pommes d'or de la Sagesse. Il veut nous faire mourir ; il faut s'en défier.

— S'il est rusé, je m'en défierai.

— Il viendra lui-même t'ouvrir la porte, à notre arrivée au château. Jamais tu n'auras reçu pareil accueil. Si tu l'écoutais, il enverrait ses serviteurs me mettre à l'écurie. Mais viens toi-même. Je t'avertirai de ce qui t'attend, au château.

— Entendu ! Deux sagesse valent mieux qu'une !

Petit-Jean n'est pas sitôt arrivé, devant le château, que le Sultan accourt au-devant de lui.

— Bonjour, bonjour ! Mais où vas-tu donc de ce train-là ?

— Voir du pays, pendant un an et un jour.

— Tu n'es pas si bête ! Faut que jeunesse se passe.

Il regarde le cheval, éclate de rire :

— Avec une telle rosse, tu ne pourras pas aller bien loin.

— Je n'avais pas les moyens d'acheter un meilleur cheval.

— Holà, mes serviteurs, allez le mettre à l'écurie ! Il a besoin de fourrage.

— Non, merci ! C'est moi-même qui soigne mon cheval.

— Comme il te plaira.

Rendu à côté de son cheval, Petit-Jean remarque que l'écurie est belle et propre.

— Elle peut bien être belle. Si tu n'y fais pas attention, c'est ici que nous allons mourir.

— Faut-il encore se battre ?

— Se battre, oui ! Mais d'une autre manière. Ici, ce sera une lutte de l'esprit, à qui a le plus de finesse, toi ou lui. Prends-en ma parole, il n'est pas facile à surpasser !

Petit-Jean, qui est sans prétention, n'est pas trop sûr de lui.

— Aie confiance ! dit le petit cheval. Tu n'es pas si simple que le Sultan le pense. Il va te demander si tu es marié. Dis la vérité, dis-lui que tu cherches une princesse de ton goût pour te marier. Il te prendra sur parole. Mais pour gagner sa fille en mariage, il te faudra jouer à la cachette, demain matin à l'aurore. Accepte !

— Comment, jouer à la cachette avec un sultan ? Je ne fais qu'arriver ; tout, ici, est nouveau pour moi.

— Viens, avant le lever du soleil, me donner mon déjeuner et nous en reparlons.

Petit-Jean entre au château, où le Sultan le reçoit comme à la cour d'un roi. La princesse vient lui dire bonjour ; elle est ravissante, fière et superbe, dans ses atours. Celle-là, elle est loin d'être gagnée.

Le soir arrivé, le Sultan dit :

— Demain matin à l'aurore, c'est le jeu

de la cachette. Si je te trouve, tu m'appartiens !

— Accepté ! dit Petit-Jean, prenant congé.

Le cheval vair, dès l'aurore, dit à Petit-Jean :

— Le temps presse. Si, au lever du soleil, le Sultan ne t'a pas trouvé, tu peux te compter chanceux.

— Où me cacher ? il connaît tout à fond. Moi, je suis un simple étranger.

— Cherche dans mon oreille droite, un poil blanc.

— Oui, je vois un poil blanc.

— Arrache-le et ne t'occupe pas du reste.

Arrache le poil, zip ! voilà Petit-Jean changé en un tout petit poil blanc, dans l'oreille du cheval vair.

Au lever du soleil, le Grand Sultan arrive, pas trop de bonne humeur. Il cherche tout autour de l'écurie, dehors, dans le fenil, au jardin et dans le parc. Rien, de rien ! Le soleil se lève ; le coucou chante. L'heure de la cachette est passée. Désappointé, le sultan s'en retourne au château. Le cheval secoue la tête. Pouf ! Petit-Jean tombe par terre, sur ses pieds.

— Si le Sultan te demande où tu étais, dit le cheval, prétends que tu ne t'es pas caché du tout; que tu étais à l'enclos du parc, que tu y regardais les bêtes féroces, et que tu as oublié l'heure.

Petit-Jean arrive au déjeuner.

— Ah ! dit le Sultan, je ne t'ai pas trouvé, c'est étonnant. Puisque tu es quitte, cette fois, dis-moi où tu t'es caché.

— Caché ? Mais j'avais oublié.

— Comment, tu ne t'es pas caché ? Moi qui t'ai cherché partout.

— Impossible de se cacher chez vous. Vous connaissez tout, moi, rien.

— Mais tu étais bien quelque part.

— J'étais appuyé sur la clôture. Je regardais les bêtes féroces dans l'enclos du parc.

— C'est pourtant vrai, dit le Sultan. Il n'y a que là où je ne suis pas allé.

— J'en ai bien du regret, dit Petit-Jean. Au loin, je vous ai vu passer. J'étais sur le point de vous appeler.

— Bien, c'est trop curieux.

Toute la journée, Petit-Jean se promène avec la princesse, qui le trouve bien de son goût.

Le soir, Petit-Jean soigne son petit cheval:

— Demain matin, tu vas encore te cacher. Viens me soigner, avant le jour.

Le Sultan, lui souhaitant bonne nuit, dit:

— Cette fois, j'aurai plus de chance.

— Ce serait pour moi folie d'essayer de me cacher. Je ne connais rien ici.

— Si je te trouve, tu m'appartiens.

Avant l'aurore, Petit-Jean soigne le cheval vair.

— Hâte-toi, dit le cheval, l'heure arrive, regarde dans ma gueule. Si tu trouves une dent qui branle, arrache-la !

Il trouve une dent qui branle, l'arrache, zip ! Le voilà lui-même planté dans la mâchoire, à la place de la dent.

Le Sultan se lève en colère; il est décidé d'en voir le bout. A la recherche de Petit-Jean, il passe partout, dans le parc, au jardin. Entre à l'écurie. Moins que rien, pas même un brin de paille à l'abandon !

— Il faut que je regarde son cheval.

Commence à fouiller le cheval, à lui examiner les oreilles. Il l'étrille, pour ne rien manquer. Regarde sous ses pattes. Rien ! Le coucou chante et il se sauve au château.

Au déjeuner, il dit :

— C'est terrible, je n'ai pu te trouver !
Où te cachais-tu ?

— Me cacher ? seigneur, le pourrais-je !
Vous connaissez tout. Moi, il n'y a que
deux jours que je suis arrivé ici.

— C'est vrai, songe le Sultan. Pourtant
tu étais quelque part, où donc ?

— Vous avez, là-bas, un étang rempli
de poissons. En me levant, j'y suis allé.
Ça m'amusait tant de voir nager les beaux
poissons que j'ai oublié l'heure.

— Voyez donc ! dit le sultan. Il n'y a
que là où je ne suis pas allé.

Petit-Jean passe encore la journée avec
la princesse, qui l'aime déjà à la folie. Elle
lui dit :

— Si vous réussissez toujours aussi bien,
je crois que vous m'épouserez.

— Princesse, croyez-moi, un homme qui
va essayer, c'est Petit-Jean !

Le petit cheval lui dit, lorsqu'il le soigne,
ce soir-là :

— Prends garde, ne te laisse pas enjôler
par la princesse ! Elle n'est pas encore ga-
gnée. Jusqu'ici elle a toujours favorisé son

père contre ses prétendants: j'en sais quelque chose.

— Ne crains rien !

— Tu te souviens de la belle pomme qui disparaît, à minuit, au pommier des Amours? Tes frères se sont endormis. Sois plus que jamais sur tes gardes, ce soir après la veillée. Viens me soigner un peu plus de bonne heure, avant l'aurore. Cette fois, l'épreuve sera dure pour nous deux.

Après la veillée, la princesse passe le bras autour du cou de Petit-Jean, en se plaignant de son départ:

— Beau prince, faut-il toujours se séparer !

A ces mots, le Phénix doré se réveille et commence à roucouler, dans la cage d'osier. C'est un ramage curieux que Petit-Jean n'a jamais entendu.

— Charmante princesse, dit-il en bâillant, de ma vie je n'ai veillé si tard ! Voyez, votre perroquet se réveille !

— Perroquet ! dit-elle en ricanant, à votre âge, ne connaissez-vous pas le nom de cet oiseau ?

— A minuit, tous les oiseaux se ressemblent.

— Quel simple d'esprit ! pense la princesse.

Dès le petit jour, Petit-Jean va à l'écurie.

— Tu l'as échappé belle, hier soir, lui dit le petit cheval. Sais-tu le nom de l'oiseau qui s'est réveillé, dans la chambre de la princesse ?

— Non !

— Le Phénix doré. Toutes les nuits, il saisit la pomme de la Sagesse, au jardin du roi, ton père. C'est le Grand Sultan qui le tient prisonnier dans la chambre de sa fille, la plus belle princesse au monde.

— Mon petit cheval, si je l'avais su, j'aurais tout de suite apporté la cage avec moi.

— Tout doux ! Avec cet oiseau-là, on ne prend jamais assez de précaution.

— Que le temps est long !

— Te voilà donc pris du même mal que la princesse ! Raison de plus pour être sur tes gardes. Hâte-toi ! Regarde sous ma patte gauche. Si tu y trouves un clou qui branle, arrache-le !

Petit-Jean arrache le clou, zip ! Le voilà changé en clou, sous la patte du cheval.

Le Grand Sultan, à la recherche de Petit-Jean, visite l'enclos des bêtes féroces et

l'étang aux truites. Il arrive à l'écurie. Une idée lui vient :

— Son cheval doit l'aider; il le cache certainement.

Il regarde le cheval, lui examine la gueule et lui tâte les oreilles; il l'étrille de la tête aux pattes, mais en vain. Furieux, il dégaîne son sabre, lui tranche la tête, lui fend le cœur, fouille son ventre, coupe ses membres en morceaux, les jette de tous côtés. Une des pattes tombe derrière une botte de foin. C'est le seul morceau qu'il oublie de mettre en charpie. Le coucou chante. Le sultan part en criant :

— C'est épouvantable, tuer un cheval comme ça et ne pas trouver son maître ! Il va me tuer, à mon tour; je vas attraper mon lardon.

La patte du cheval se secoue. Houp ! les morceaux se rassemblent et le cheval se relève. Petit-Jean, retombant sur ses pieds, va tout droit au château, déjeuner comme d'habitude avec la princesse.

Le Sultan, encore furieux, lui dit :

— Je te cherchais.

— Vous plaisantez toujours, répond Petit-Jean.

La princesse, qui arrive justement, dit :

— Vous savez bien, mon père, qu'il ne connaît pas assez le château pour se cacher.

— Où étais-tu donc ?

Petit-Jean répond :

— Dans la chambre de votre princesse.

La princesse l'aime déjà trop pour le trahir.

— Audacieux ! Tu sais pourtant que ce n'est pas vrai.

— Croyez-moi ou ne me croyez pas, j'étais allé lui souhaiter le bonjour.

— Ah, c'est de ma faute ! dit le Sultan, se frappant du poing trois fois la poitrine. Il n'y a que là où je ne suis pas allé.

— Mon père, dit la princesse, sur le point de déclarer la vérité.

— Silence ! lui ordonne son père, avec une voix de tonnerre.

Se retournant vers Petit-Jean, il dit :

— C'est clair, tu as gagné tes trois cachettes, mais je me reprendrai. Demain matin, c'est à mon tour de me cacher. Il te faudra me trouver.

— Vous trouver ? Mais je ne connais pas les secrets du château !

— Tant pis pour toi !

— Si je vous trouve, me donnerez-vous votre princesse pour épouse ?

— Pour l'avoir, il faut la gagner.

Lorsque Petit-Jean entre à l'écurie, le lendemain matin, son petit cheval lui dit :

— L'as-tu bien grondé de m'avoir massacré ?

— Oui, je lui ai dit ses vérités.

— Tu n'en as pas dit la moitié assez.

— Console-toi, mon petit cheval ! Nous en verrons le bout.

— Pas si sûr que ça ! Il faut le trouver trois fois. Le pire, c'est que le Grand Sultan ne lâche jamais prise.

Le petit cheval lui explique de fil en aiguille où le trouver, au jardin, dans un trou d'eau, le long de l'allée.

Petit-Jean rejoint la princesse et il se promène avec elle de long en large.

— Vous ne cherchez donc pas mon père ?

— Où voulez-vous que je le cherche, moi qui suis ici un étranger ?

— Allez, essayez toujours !

Au dernier moment, il tire de sa poche une ligne de soie et un hameçon, en disant :

— Princesse, dans ce trou plein d'eau, il doit y avoir du poisson.

— Du poisson, vous plaisantez !

Petit-Jean jette sa ligne à l'eau. Le poisson mord. Pouf ! il est attrapé et le Grand Sultan, sorti de l'eau, retombe sur ses pieds. Il dit :

— Tu m'as pris !

— Ah c'est vous, changé en poisson ?
Qui l'aurait cru !

Ils retournent au château, où le Sultan se montre plus courtois que d'habitude. La journée passe, la soirée aussi. Petit-Jean n'a d'yeux que pour la princesse. Mais il n'oublie pas le petit cheval vair.

Le lendemain matin lorsqu'il soigne le petit cheval, il apprend de lui que le sultan doit se cacher dans l'arbre aux pommettes d'amour.

Dans le jardin avec la princesse, il aperçoit dans un petit arbre, au fond de l'allée, une pomme plus rouge que les autres. Il se dit :

— Je la trouverai bien !

— Ah ! dit la princesse, hâtez-vous !

— Où voulez-vous que je cherche votre père ?

— Si vous ne le trouvez pas, il vous ensorcelle.

Passant près du pommier, Petit-Jean demande :

— Princesse, ne mangeriez-vous pas une pomme ?

— Il y en a bien de meilleures et de plus belles que cette pomme rouge, lui répond-elle.

Mais Petit-Jean cueille la pomme, et le Sultan, retombant sur ses pieds, dit :

— Tu es bon ! Encore une fois tu m'as trouvé.

Le lendemain, le Sultan, avant de se cacher pour la dernière fois, dit à Petit-Jean :

— Demain matin, je me cacherai tout de bon.

La princesse est déjà si amoureuse qu'elle en perd le sommeil. Avant l'aurore, Petit-Jean lui dit :

— Allons au jardin, nous promener.

— C'est la dernière fois ! lui répond-elle en pleurant. Vous ne vous donnez seulement pas la peine de le chercher.

— Le chercher, belle princesse, c'est perdre son temps.

— Hâtez-vous, voici l'heure !

Petit-Jean aperçoit la rose la plus rouge, au rosier des belles amours.

— Belle princesse, dit-il, s'il faut se quitter, je souhaite que vous gardiez de moi un petit souvenir.

Pendant qu'il se penche pour cueillir la plus rouge de toutes les roses :

— Ah ! c'est terrible ! dit-elle. L'heure arrive et vous ne l'avez pas cherché.

— Acceptez d'abord cette belle rose.

Il cueille la rose, houp ! le Sultan tombe sur ses pieds, devant eux.

Petit-Jean dit :

— Vous êtes bien toujours là !

Le Sultan répond :

— Tu es fameux, pour le sûr !

Le dédit en est fait, tu as gagné ma princesse, je vas te la donner en mariage.

Le jeu des cachettes fini, Petit-Jean va à l'écurie, où le petit cheval vair l'attend :

— Si le Grand Sultan te donne sa princesse en mariage, dit-il, c'est qu'il y est forcé. Il a le dessein de vous faire mourir tous les deux.

— Pourrons-nous lui échapper ?

— Il faudra, ce soir, faire le quart. Sitôt qu'il vous croira assoupis, il montera avec

son grand sabre et vous tranchera la tête. Garde-toi bien de dormir !

Petit-Jean, pendant la veillée, prend les deux fèves magiques que lui a données son petit cheval, les pose sur le poêle chaud, en disant :

— Mes fèves, jouez au trut !

Réchauffées, les fèves commencent à sautiller, l'une disant : Trut ! et l'autre : Joue ! — Joue ! — Trut ! tout comme deux personnes se faisant vis-à-vis.

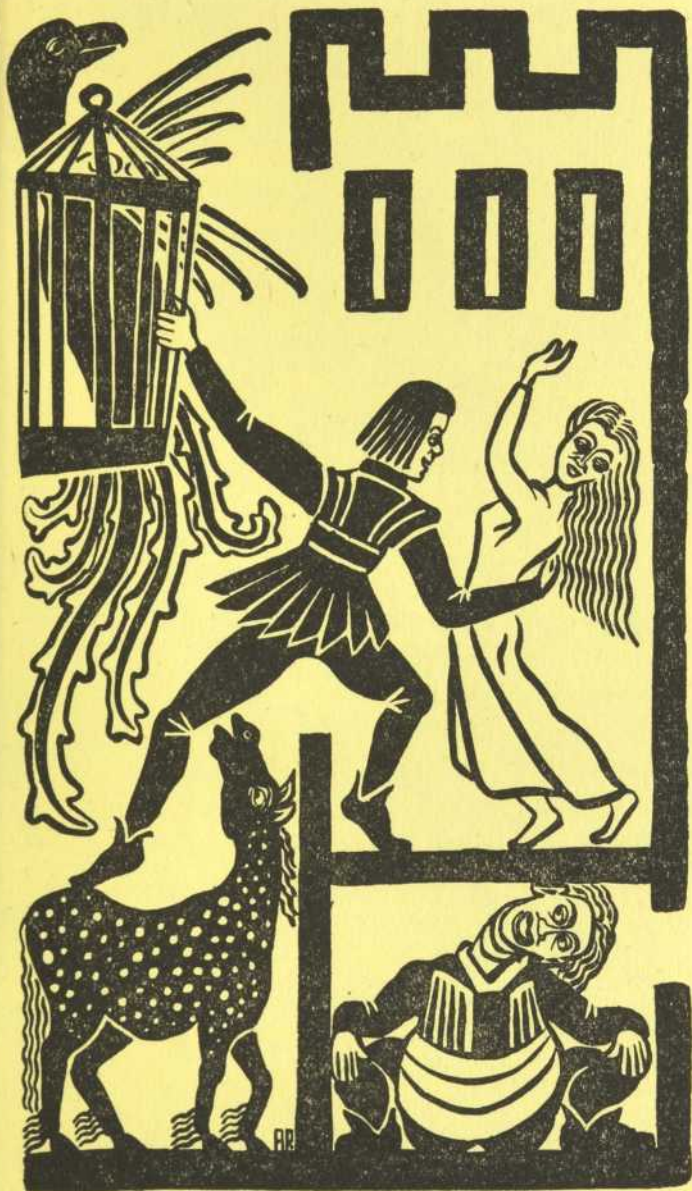
— Ho ! sauvons-nous, dit Petit-Jean à sa belle princesse.

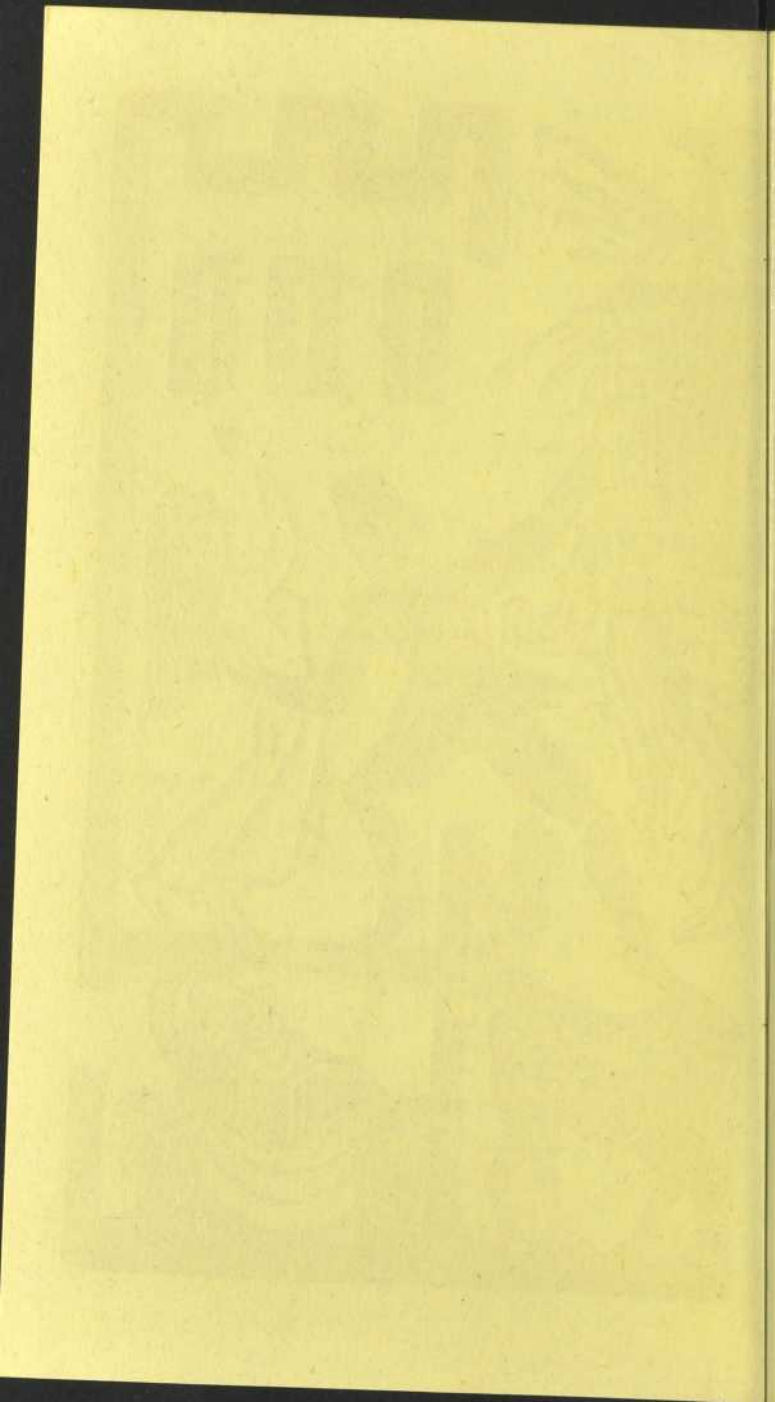
Devant la fenêtre ouverte, elle dit, épouvantée :

— Comment sauter de cette hauteur ? C'est la mort !

— Ne crains rien ! Puis, mourir ici ou mourir là, c'est la même mort.

Petit-Jean, en filant, se frappe sur la cage qui pendait à la fenêtre. Il se retourne un instant, reconnaît le Phénix doré, qui vient de se réveiller. Il lui manque des plumes, celles qu'il a perdues au jardin de la Sagesse chez le roi. L'Oiseau cherche à turluter, à crier, mais impossible. Il a perdu la voix. Petit-Jean se demande s'il doit





s'enfuir sans l'oiseau qu'il était venu si loin chercher, et se contenter de la princesse qu'il avait conquise. Mais pourquoi ne pas prendre les deux ? Sitôt pensé, sitôt fait. Petit-Jean décroche la cage et l'apporte à son bras gauche, tout en tenant par la taille la belle princesse, à son bras droit. Passant la tête à la fenêtre, il dit :

— Seigneur, que c'est haut !

Au pied du mur se tient son petit cheval vair, selle au dos et mors aux dents. Avec le Phénix d'or et la princesse merveilleuse, il saute dans le vide, pendant que les fèves magiques continuent comme toujours, en haut, à dire : Joue ! et Trut ! pour retenir le Grand Sultan. Petit-Jean tombe assis sur le cheval, qui, aussitôt, part comme une flèche. L'oiseau, revenant à lui, gémit une lamentation, comme si on lui arrachait le reste de ses plumes.

— Tonnerre ! dit Petit-Jean, si le Sultan entend son oiseau d'or, nous sommes perdus !

Le petit cheval vair crie :

— Pique de l'éperon !

Petit-Jean pique de l'éperon et file à bride abattue. Retournant la tête, il voit

un nuage de poussière qui approche. Ce sont les bêtes féroces du Grand Sultan. Elles sont à ses trousses.

— Nous sommes découverts !

Il pique sans cesse, et le petit cheval trotte vite comme le vent. Le Sultan apparaît au loin, grand comme un géant faisant des pas immenses, avec ses bottes de sept lieues.

— Pique, Petit-Jean ! dit le cheval. Et hop ! il fait le grand saut de la Rivière Infranchissable. Le Sultan et ses bêtes les regardent voler dans les airs, sans pouvoir leur donner plus loin la chasse. Une fois la rivière passée, l'oiseau se tait ; il a l'air malade.

— Nous sommes sauvés, dit le cheval. Mais nous l'avons échappé belle.

Petit-Jean, arrivé à la ville enchantée, sous la Montagne de Cristal, ramène le petit cheval vair à l'écurie où il l'avait trouvé et prend possession du château, où il séjourne avec sa belle princesse.

Au bout d'un an et un jour, il se prépare au retour. Réunissant autour de lui les trois autres princesses qu'il avait délivrées

au château de la Montagne de Cristal, il leur commande :

— Partez, allez ! Je vous rejoindrai à la caverne de l'Épouvante.

Au bras de sa princesse préférée, la fille du Grand Sultan, il part à leur suite, apportant avec lui le Phénix doré. Cet oiseau, dans son exil, est toujours silencieux.

Dans la caverne, le panier est déjà rendu. Ses frères sont donc arrivés au rendez-vous, en haut de la caverne. Petit-Jean tire la corde de la sonnette, pour les avertir de son retour, et il met, dans le panier, la première princesse délivrée. Ses frères, voyant atterrir une si belle princesse, sautent sur elle pour s'en emparer.

— Seigneur ! pense-t-elle, ils sont loin d'être aussi galants que Petit-Jean.

Elle s'adresse à eux :

— J'ai une sœur, en bas. Elle est trois fois plus belle que moi.

Les frères, la plantant là, se hâtent de redescendre le panier. Aussitôt que la cloche sonne, ils tirent la corde à plein bras. La deuxième princesse est belle comme l'aurore. Les frères recommencent à se chauffer.

— Patience ! dit la deuxième princesse. Il y a, en bas, une princesse sept fois plus belle que moi.

— Ah ! disent les frères, lui tournant le dos, nous choisirons la plus belle.

Ils renvoient le panier et remontent la plus belle de toutes les femmes, la fille du Grand Sultan.

— C'est un séraphin de beauté ! disent-ils, commençant aussitôt à se battre pour elle.

— Pourquoi vous quereller, à quoi sert la beauté sans la sagesse ? Il vous manque encore le Phénix doré.

Petit-Jean place la cage et le Phénix dans le panier et sonne la clochette. Les princes, apercevant l'oiseau déplumé, en sont fort déçus et disent :

— Pour un oiseau de si grand renom, seigneur, qu'il est caduc ! Il ne chante pas, il ne donne pas un signe de vie.

Sans s'occuper de Petit-Jean, les princes repartent pour le château de leur père, apportant l'oiseau et emmenant les princesses.

— Et Petit-Jean ? demandent les princesses.

— Jouons-lui un tour ; abandonnons-le au

fond du puits. Si nous le retirons de là, il hérite de la couronne et il garde la plus belle princesse.

Petit-Jean, lui, attend et attend, et le panier ne redescend pas.

— Ils m'ont trigaudé, pense-t-il. J'ai perdu ma belle princesse et, avec elle, le Phénix doré.

La tête basse, il sort de la caverne et s'en retourne à la Ville Sous-Terre, retrouver son petit cheval vair.

— Ah, bonjour, Petit-Jean ! dit le cheval, en hennissant. Tu m'as l'air piteux.

— Pas sans raison, j'ai perdu ma princesse.

— Peut-être puis-je encore t'être utile. Mais il faut d'abord que tu me rendes un service.

— Un service, mais parle, toi qui m'en as tant rendus !

— Prends ton vieux sabre, coupe-moi les jambes et les bras !

— Les jambes et les bras ? répète Petit-Jean, sans comprendre. Un cheval n'a pas de bras.

— Ce n'est pas ton habitude de discuter, dit le petit cheval vair.

— Tu m'as comblé de bienfaits, et moi je te tuerais sans merci !

— Me refuseras-tu la seule faveur que je t'aie jamais demandée ?

— C'est terrible, dit Petit-Jean, le chagrin que tu me causes !

— Frappe à tour de bras, puis retourne au château, sans regarder derrière toi.

A contre-cœur Petit-Jean prend son vieux sabre.

— Frappe !

Il donne deux coups et le cheval tombe à bas, se débattant. Petit-Jean en pleurant, s'enfuit au château.

— Il est mort ! pense-t-il, et moi j'ai bien du malheur.

Sur le coup de midi, un beau prince, drapé d'un manteau vair, se présente à lui. Petit-Jean se demande :

— Comment ! il y a encore du monde ici, moi qui me croyais seul avec la vieille sorcière, dans ce pays métamorphosé !

Le prince approche et dit :

— Bonjour, Petit-Jean !

— Bonjour, prince ! d'où venez-vous donc ?

— Vous vous trompez, si vous croyez ne m'avoir jamais vu.

Craignant de se retrouver en présence d'un autre émissaire du Grand Sultan, Petit-Jean se tient sur ses gardes.

— N'aviez-vous pas un petit cheval fourbu ? demande l'étranger.

— Oui, monsieur, le meilleur cheval au monde, et j'ai fait la bêtise de le tuer.

— Ne vous l'a-t-il pas lui-même demandé ? C'est moi qui étais votre petit cheval.

— Comment, vous, un prince ?

— Oui ! moi aussi j'ai été trigaudé. Après avoir délivré une princesse, je restais prisonnier dans mon propre château, lorsque la vieille sorcière m'a métamorphosé en cheval vair.

Petit-Jean, mettant la main sur la poignée de son vieux sabre, part droit comme une flèche, pour aller tuer la sorcière.

— Pas si vite, Petit-Jean ! Avant de s'en défaire, forçons-la à nous remonter sur terre.

— Comment peut-elle nous remonter, elle qui est vieille et infirme ?

— Petit-Jean, ne te fie pas aux apparences. Elle est très puissante.

— Qui donc est-elle ?

— L'Oiseau de Nuit, qui profite du sommeil pour envoûter dans ses ténèbres.

— Si elle est un oiseau, elle doit avoir des ailes.

— Oui, et ses ailes nous serviront.

Ils vont tous deux à la petite loge de portière, voir la vieille sorcière, qui se ronge les ongles.

— Grand'mère, portez-nous sur la Montagne de Cristal !

— Vous transporter sur la Montagne de Cristal ! Mais je n'en ai pas le pouvoir.

Le prince crie à Petit-Jean :

— Sur tes gardes !

Petit-Jean lève juste à temps son vieux sabre. La sorcière venait de se changer en vautour noir, les ailes déployées, les griffes menaçantes et le bec ouvert, prêt à frapper.

Les deux princes, sautant sur son dos, commandent :

— Holà, transporte-nous à la Montagne de Cristal !

L'oiseau prend son vol, déchirant l'air de croassements.

Comme il va pour atterrir à l'entrée de la caverne, Petit-Jean brandit son sabre :

— En route ! ou je te tranche la tête.

L'oiseau se lamente pitoyablement :

— Mes enfants, vous m'éreintez, moi qui suis si vieille ! Vous me faites mourir.

— Rends-nous d'abord et meurs ensuite !

Le vautour grimpe comme un écureuil sur les parois de roc, en donnant à droite et à gauche des coups de griffes, qui font un bruit déchirant.

— Tiens bon ! dit Petit-Jean. Tu ne feras pas comme mes frères, qui m'ont abandonné au fond du puits.

Le vautour fait tant des ailes et des griffes qu'à la fin, il arrive au sommet, mais ne peut atteindre le faîte.

Petit-Jean pose les mains sur la margelle du puits, se tire au dehors et lance un cri de triomphe.

— M'oublies-tu ? demande le prince, se tenant d'une seule main à la margelle.

Petit-Jean le retire du puits, pendant que le vautour vômît un croassement de haine.

Petit-Jean referme sur l'oiseau la trappe du Puits des Ténèbres.

— Allons voir aux affaires du royaume ! dit Petit-Jean.

— Vos frères vous ont trahi, dit le prin-

ce. Mais ne leur montrez pas de ressentiment.

— Comptez sur moi, répond Petit-Jean. Seulement, je vas les remettre à leur place. Ils le méritent.

Pendant qu'ils descendent tous les deux le sentier de la Montagne de Cristal, Petit-Jean dit :

— C'est la pomme d'or qui est au fond de toutes mes traverses.

— Aussi des miennes, ajoute le prince. Comme vous, un jour, je partis en quête du Phénix doré qui s'en était emparé.

Le prince aîné les voyant revenir au château, s'écrie :

— Voilà mon frère Petit-Jean, un sabre à la main !

Les princesses, folles de joie, se mettent à danser, pour accueillir leur libérateur.

Petit-Jean entre au château à pas carrés, suivi du prince, son conseiller, et des princesses.

— Ah ! bonjour, Petit-Jean ! lui dit son père.

Le Phénix, jusque là caduc et silencieux, se ranime, déploie ses ailes et se met à roucouler, puis il fait son trille, le plus beau

trille au monde, le trille de l'oiseau d'or. Le vieux roi, versé dans la sagesse, comprend son ramage. Il déclare :

— Petit-Jean, l'oiseau me dit que tu as gagné ma couronne et mon royaume.

Les frères ont bien hâte d'apprendre qui aura les belles princesses. Leur père, avant d'abdiquer, donne ses derniers commandements :

— Petit-Jean a le premier choix.

Petit-Jean prend donc la plus belle et la plus sage des princesses, la fille du Grand Sultan.

L'aîné de ses frères, après sa trahison, est bien satisfait de la deuxième, la princesse des Sept-Clartés.

Le deuxième frère se contente de la princesse des Sept-Beautés.

Reste encore une princesse, pas la moindre, la beauté irrésistible. Les trois princes tombent d'accord :

— Elle est pour notre père, qui est veuf et encore vert.

— Mes fils, je serais bien sot à mon âge, de vouloir recommencer la vie.

Le Phénix doré, tenant dans son bec la

pomme d'or de la Sagesse, lance le plus clair de tous les trilles.

— Bien sage qui sait accepter un bon conseil, dit Petit-Jean, en clignant de l'œil.

Prenant par la main la princesse, il la cède au prince du Manteau-Vair.



On rapporte que la Sagesse continue, au royaume du Phénix doré, de produire des pommes d'or. Pour moi, je ne puis vous en assurer; je vis avec vous, dans un pays qui a beaucoup d'or mais peu de sagesse et où les pommes ne sont pas toutes fameuses.

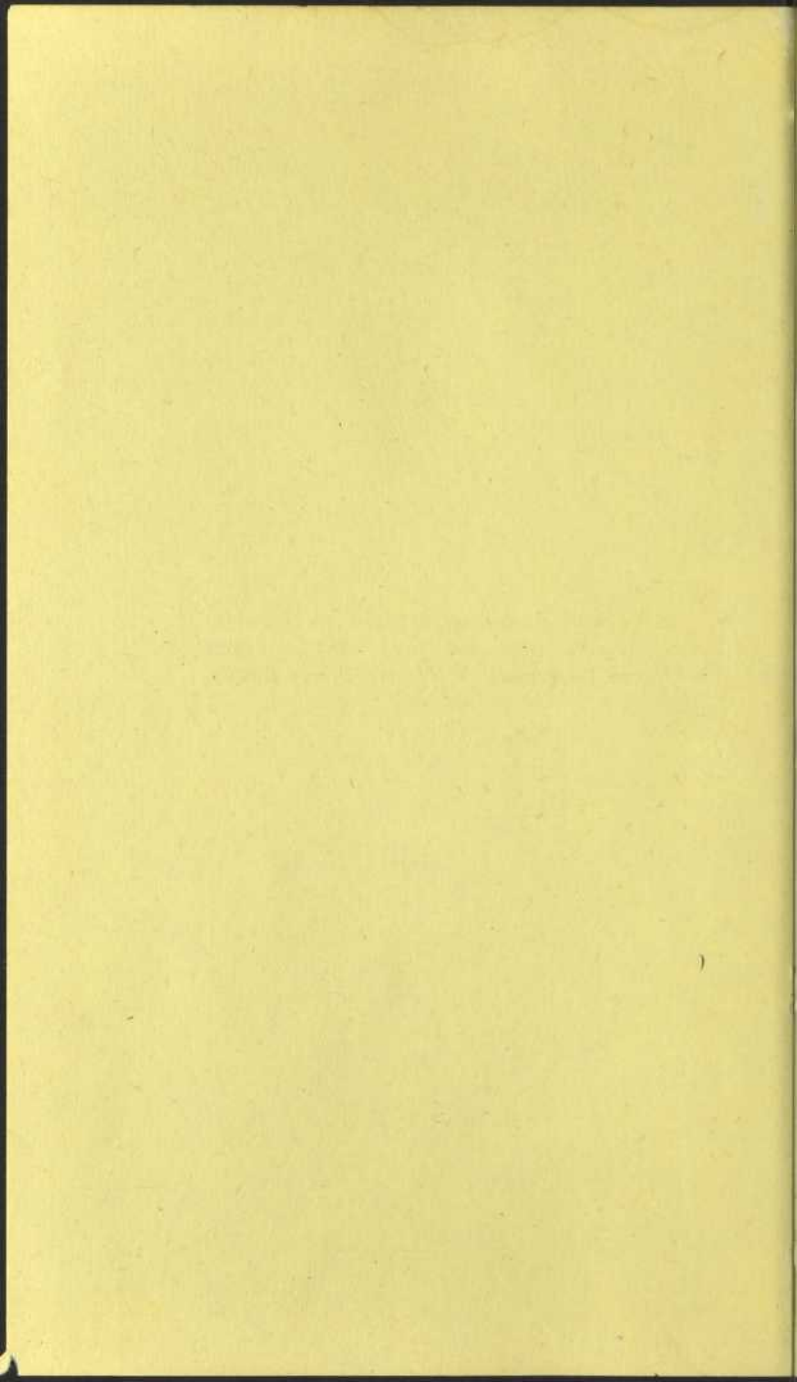
On parle souvent du Phénix; mais c'est l'oiseau le plus rare au monde. On ne le voit qu'une fois. Comptez-vous pour chanceux si vous avez jamais entendu son trille.

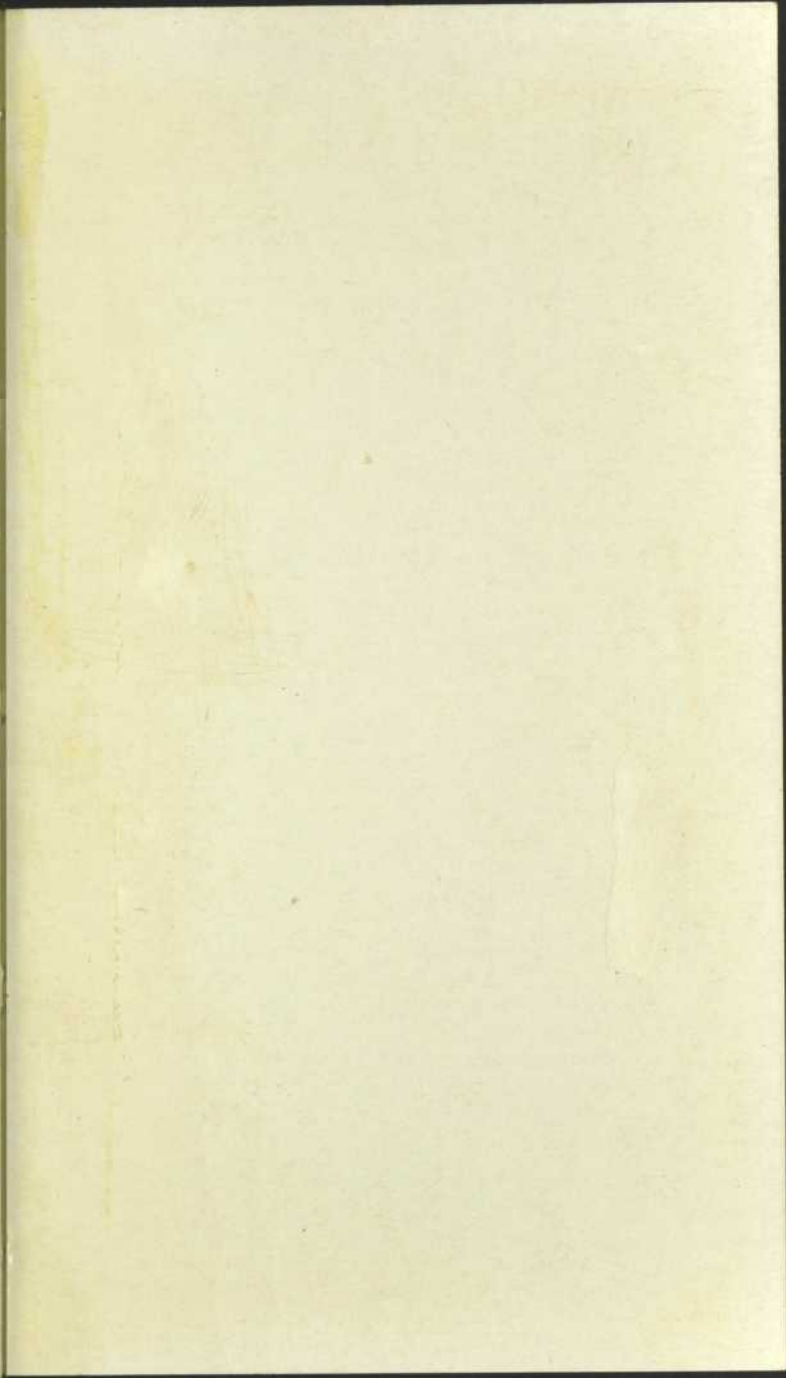
SOURCES

LE PHÉNIX DORÉ, sous sa forme authentique, tel que noté et intitulé « Le Grand Sultan », a d'abord été publié dans *The Journal of American Folk-Lore*, janvier - mars 1919, pages 123-149. Cette version provenait d'Édouard Hovington, vieux canotier de 89 ans, pendant longtemps employé de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, à Tadoussac. Hovington l'avait apprise lorsqu'il avait environ quinze ans, d'Édouard Michaud, journalier, de l'Anse-à-l'Eau (Chicoutimi), originaire de la rive sud du Saint-Laurent (de Saint-Thomas-de-Montmagny ou de Kamouraska). Cet oiseau, dans la version d'Hovington, portait le nom d'Oiseau d'or Félix (pour Phénix). Quelques autres versions de ce conte ont été retrouvées ailleurs, dans le bassin du Saint-Laurent.

SAINT-PIERCE
BIBLIOTHEQUE

*Achevé d'imprimer à Montréal (Canada)
le dix août mil neuf cent cinquante
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*





Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

1ère Série : LE PHÉNIX DORÉ

2ème Série : LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES

suivi de :

LA BELLE JARRETIÈRE VERTE

3ème Série : LA PRINCESSE DU TOMBOSO

suivi de :

TARABON

LE DRAGON DE FEU

4ème Série : L'EAU QUI RAJEUNIT

suivi de :

LES CHEVEUX D'OR

5ème Série : LA FONTAINE DE PARIS

suivi de :

POISVERT JOUE DES TOURS

MONSIEUR MICHEL MORIN

LE BONHOMME OUI-OUI

LE BÂTON D'OR

L'OEUF DE JUMENT

LE P'TIT P'TIT MARI

JEAN BARIBEAU

6ème Série : LA BAGUE DE VERTU

suivi de :

SALADE ET POMMES D'OR

THOMAS-BON-CHASSEUR

Plusieurs autres séries en préparation

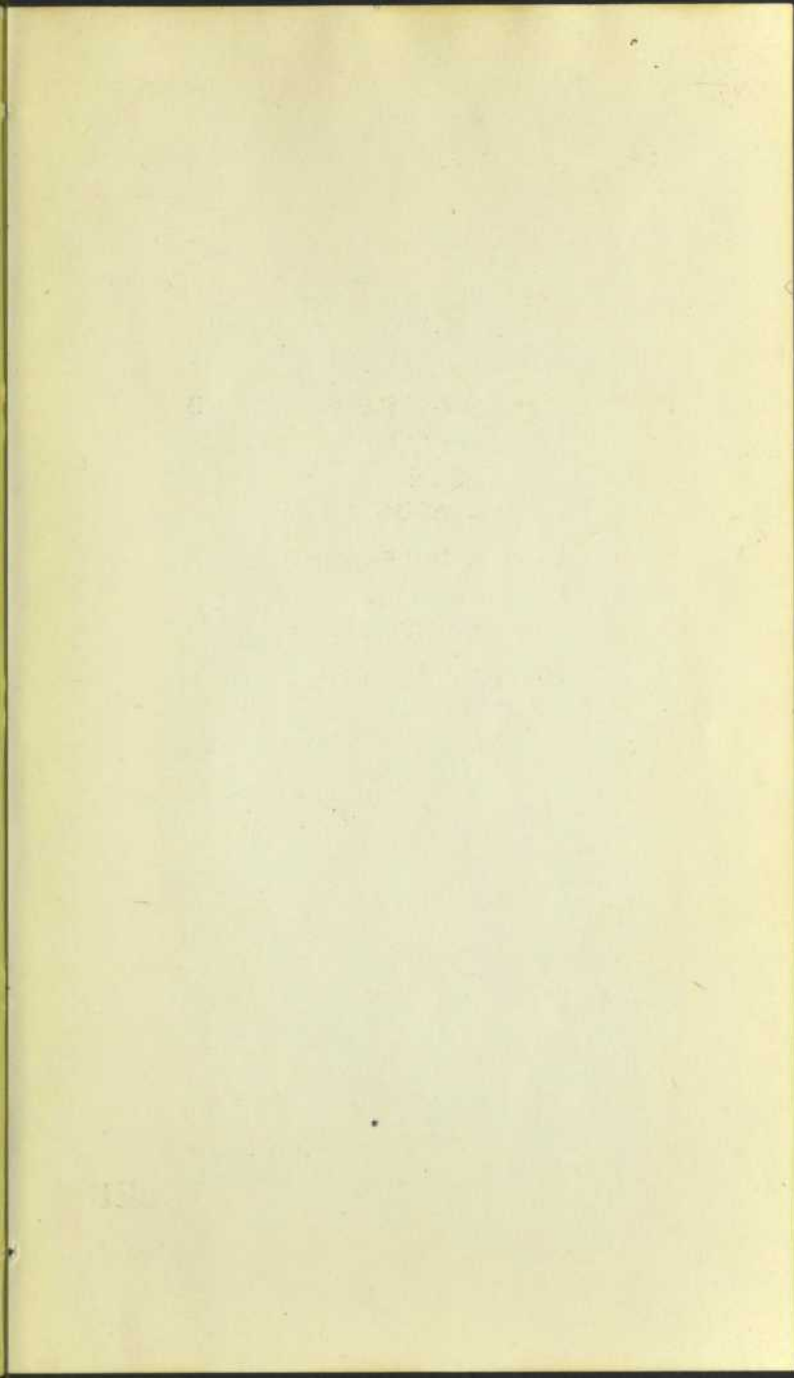
LES ÉDITIONSCHANTECLER

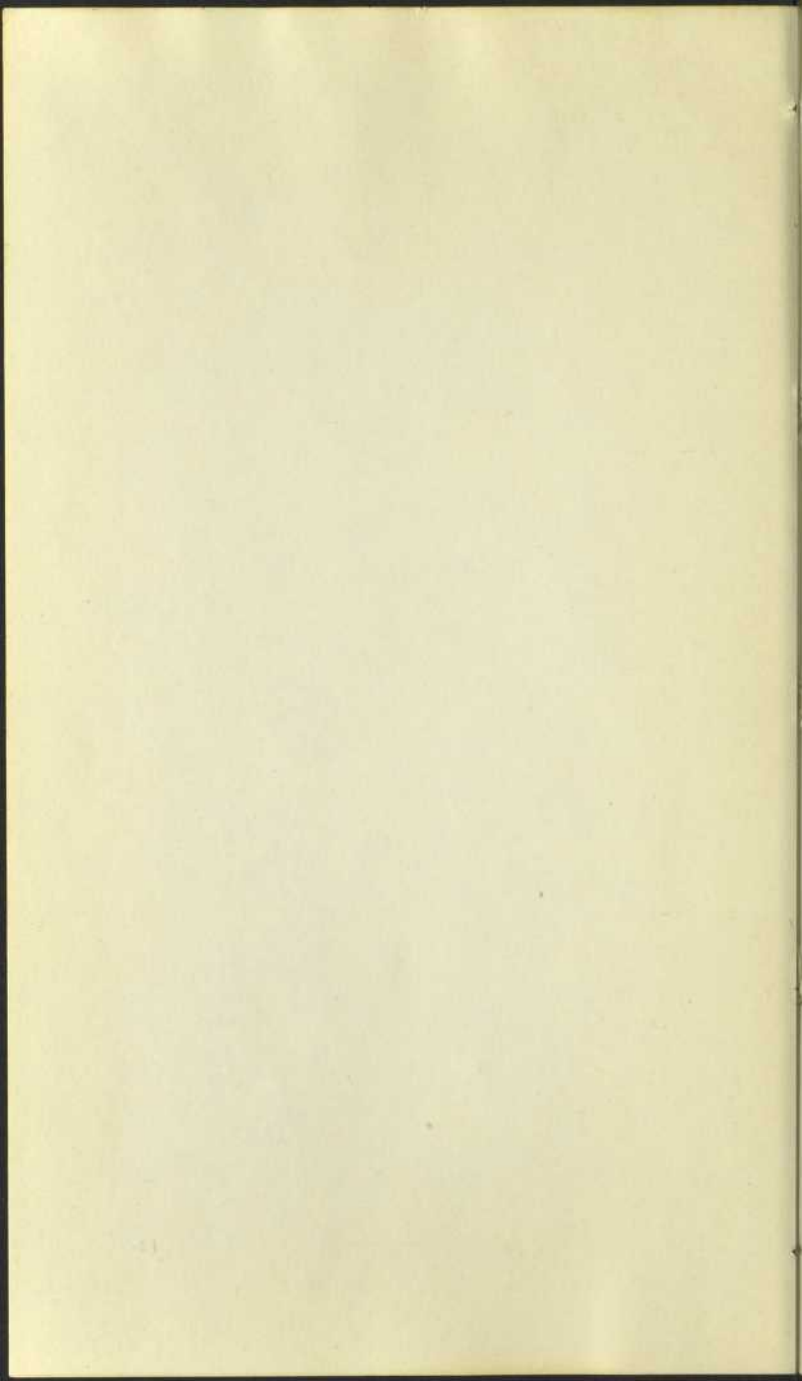
Ltée

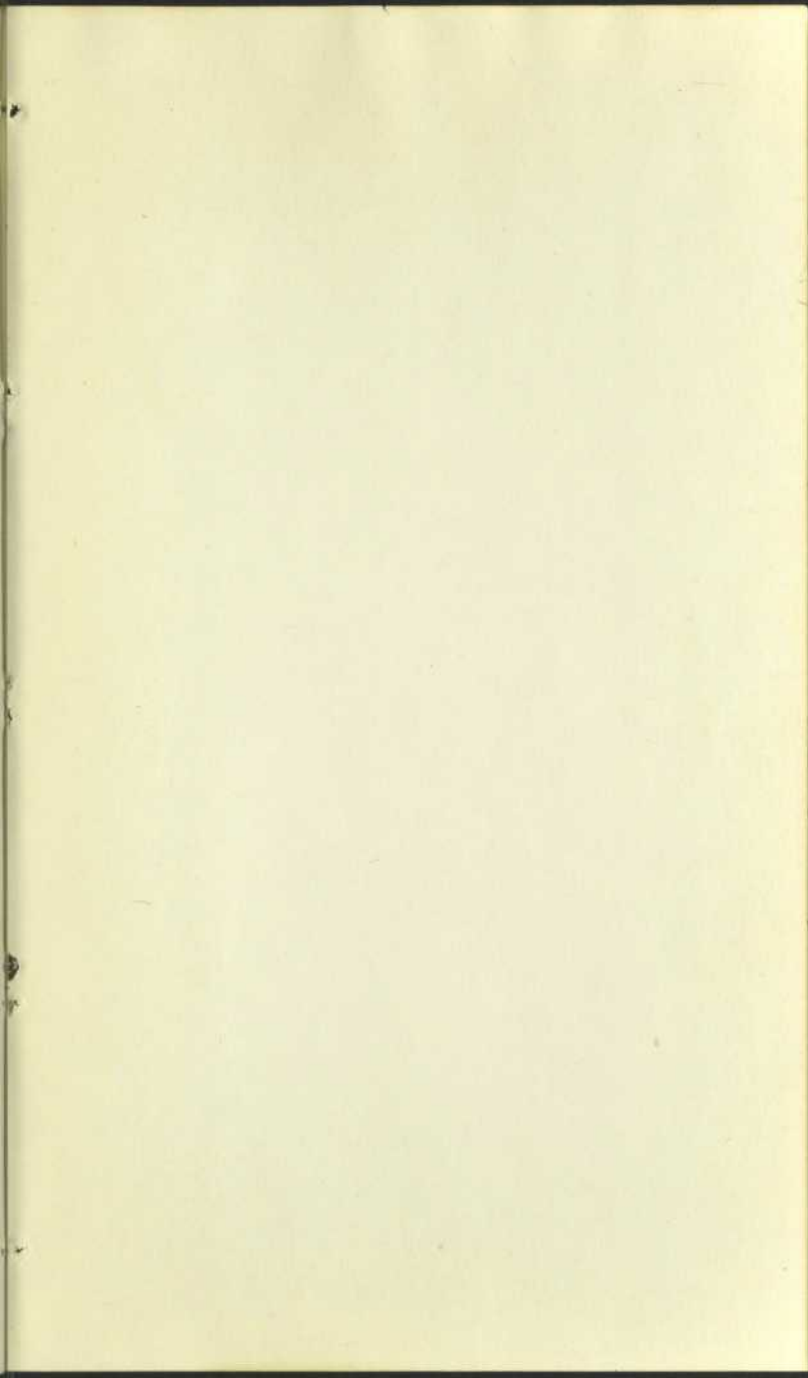
8125, ST-LAURENT

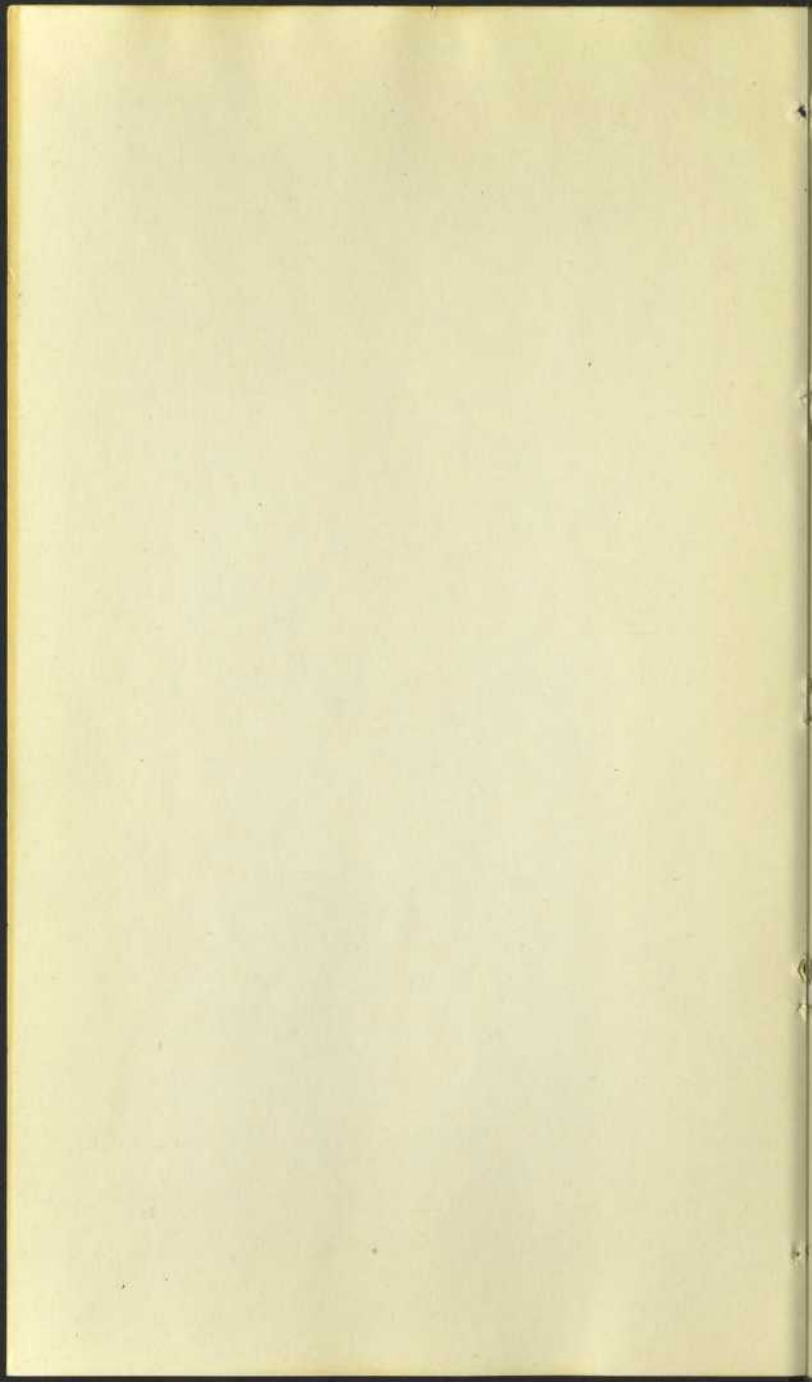
MONTREAL-14

DUpont ★ 5781











BNQ



000 435 496